



Les Intemporels du Cinéma

Sélection 13
septembre
octobre
novembre
décembre
2020

Offrir du beau cinéma !

Ces derniers mois ont été riches en offre de films de répertoire sur les télévisions, plateformes et autres outils de diffusion mondialisés.

La pandémie a contraint les salles à la fermeture et bien des choses qui paraissaient hier inenvisageables nous semblent tout à fait possibles aujourd'hui. Ainsi, l'espace consacré aux films de répertoire dans les médias a été considérablement étendu et, durant toute la période de confinement, nos pratiques, notamment télévisuelles, se sont déplacées vers ces films dès lors rendus à la lumière de nos regards contemporains.

Aujourd'hui, à travers cette treizième édition, le cinéma de répertoire reprend le chemin de nos salles. Si bien d'interrogations nous taraudent encore, une chose est cependant certaine maintenant : ces films de répertoire sont là, juste à côté de nous, prêts à venir nous émouvoir et nous divertir. Il suffit un tant soit peu de vouloir les regarder, pour qu'ils existent à nouveau comme des œuvres modernes et saisissantes. La salle de cinéma et le grand écran restent l'espace idéal pour cela et c'est dans cet esprit que nous construisons, éditions après éditions, ce programme des Intemporels, pour vous offrir le plus beau du cinéma !

Les Intemporels du Cinéma



Et au milieu coule une rivière



Quand passent les cigognes



Dead man



La Vie de château

Le Mépris



Drôle de drame



ET AU MILIEU COULE UNE RIVIÈRE A RIVER RUNS THROUGH IT

De Robert Redford
États-Unis – 1993 – 2h03 – VO
Avec Craig Sheffer, Brad Pitt, Tom Skerritt

Début du XX^e siècle dans une petite bourgade du Montana, deux frères, Norman et Paul Maclean, sont élevés par un père pasteur qui leur transmet sa passion pour la pêche à la mouche. Une fois devenus adultes, les deux garçons, au tempérament opposé, auront des parcours différents. Seules leurs parties de pêche leur permettront de se retrouver.

Dans son premier film, (*Des gens comme les autres*, 1980), Redford auscultait les sous-couches malades de la cellule familiale américaine, dans son deuxième (*Malagra*, 1985), il livrait un plaidoyer sur les petits fermiers mexicains aux prises avec le capitalisme yankee. Avec *Et au milieu coule une rivière*, son troisième film, il incorpore l'ultime valeur « redfordienne », celle de la nature, cathartique et rédemptrice. Le Montana et ses grandes rivières à truites qui jalonnent l'Ouest américain, deviennent une sorte de paradis retrouvé où la pêche à la mouche est le propos central. Car la pêche telle qu'elle est pratiquée par la famille Maclean n'est ni un art ni une religion, elle est le point de fusion entre les deux. Une philosophie de vie, transmise par le père à ses deux fils.

En contrepoint de ces paysages magnifiés, de cette chronique simple qui se tisse sur les abords d'une rivière, Redford porte un regard sévère sur la ville, sorte de terreau fertile aux bas instincts et à l'autodestruction. Paul n'y est filmé qu'à travers les fumées d'un misérable tripot, ou les lumières sombres d'une cellule de dégrèvement.

On comprend alors assez vite que le rachat s'offre exclusivement aux pêcheurs touchés par la grâce de la rivière américaine et de sa protection maternelle. *Et au milieu coule une rivière* est une œuvre habitée par le fantasme des eaux du grand Ouest qui laisse entrevoir en filigrane la hantise du monde moderne.

Dominique Chansel, enseignant et formateur en cinéma, présentera dans chaque cinéma, la 13^e sélection des Intemporels. La séance sera suivie d'une collation.

LA VIE DE CHÂTEAU

De Jean-Paul Rappeneau
Avec Catherine Deneuve, Philippe Noiret, Pierre Brasseur, Mary Marquet...
France – 1965 – 1h35

Jean-Paul Rappeneau est un cinéaste rare et exigeant qui prend son temps pour concevoir ses films. Il a tourné en tout et pour tout huit longs métrages durant sa carrière. Le dernier, *Belles familles* est sorti en 2015, tout juste cinquante ans après *La Vie de château*, son premier film.

Rappeneau situe sa comédie au cœur de la Normandie à quelques jours du débarquement. Jérôme, sa mère Charlotte et sa charmante épouse Marie, vivent dans un château près d'Arromanches. Mais Marie, fille du métayer, s'ennuie et ne rêve que de vivre à Paris. Alors qu'un jour, Julien, un jeune résistant français venu d'Angleterre, leur « tombe du ciel » afin de préparer la route des parachutistes américains, les allemands font eux aussi leur apparition au château. Entre le bel « invité », la torpéur des hôteliers et le débarquement imminent, le ton est donné pour cette comédie trépidante et endiablée.

Si *La Vie de château* peut séduire par sa légèreté et son élégance, c'est aussi par son casting, devant comme derrière la caméra, qu'il se fait remarquer. Deneuve, Noiret, Brasseur et Marquet ont travaillé sous la plume d'Alain Cavalier et Claude Sautet pour le scénario et sous le regard d'un des très grands directeurs français de la photo, Pierre Lhomme. Les dialogues sont signés de l'écrivain et poète Daniel Boulanger et la musique de Michel Legrand.

Si le film est loin de l'ébullition provoquée par la Nouvelle Vague naissante dans le cinéma français de l'époque, il n'en reste pas moins un travail d'orfèvre dans lequel s'affrontent les classes sociales, la tradition et la modernité, et les générations qui partagent le même toit. Tourné dans un lumineux noir et blanc notamment par manque de moyens, *La Vie de château* met en scène sous l'angle de la comédie cette période tragique de l'Histoire pour l'une des premières fois au cinéma. Grand succès public à sa sortie, le film restera plus d'un an à l'affiche et remportera le prix Louis Delluc en 1965.

DRÔLE DE DRAME

De Marcel Carné
France – 1937 – 1h38
Avec Louis Jouvet, Michel Simon, Françoise Rosay

Londres 1900. Le très sérieux professeur de botanique Irwin Molyneux n'est autre que Félix Chapel, auteur de romans policiers. L'évêque de Bedford, cousin d'Irwin, n'apprécie guère ce genre de littérature et le déclare bien fort lors d'un souper où il est invité chez les Molyneux. L'absence de Margaret, la femme de Molyneux, à ce souper, va déclencher une série de quiproquos...

Drôle de drame est le deuxième film de la longue et fructueuse collaboration entre le réalisateur Marcel Carné et son scénariste, Jacques Prévert, qui durera une douzaine d'années. Le drôle de duo se complète merveilleusement, Prévert ayant un certain sens des mots, Carné un certain équilibre de la longueur des scènes et de la construction.

« Je pensais très simplement que, là où je m'étais amusé comme un fou, les spectateurs feraient de même... Je devais tomber de haut. » déclare Marcel Carné au sujet de son film.

À la sortie de *Drôle de drame*, spectateurs et critiques sont unanimes : « De qui se moque-t-on ? ! » Pour André Maurois, « ce n'est pas un drame, mais ce n'est pas drôle. ». Le film bénéficiera d'une bien meilleure réception lors de sa reprise après-guerre, gagnant ainsi la place qu'on lui connaît au sein du répertoire français, considéré comme une œuvre culte, comprenant des scènes d'anthologie (dont celle du dialogue « Bizarre, bizarre »), caractérisée par une liberté totale d'expression et la synthèse de l'humour et de la poésie. Cela contribue à faire de *Drôle de drame*, encore aujourd'hui, une œuvre moderne, un grand classique du cinéma.

QUAND PASSENT LES CIGOGNES

De Mikhaïl Kalatozov
Union Soviétique – 1957 – 1h37 – VO
Avec Tatyana Samoylova, Aleksey Batalov, Vasili Merkurjev...

Film né dans un pays qui n'existe plus, *Quand passent les cigognes* sort en Union Soviétique quatre ans après la mort de Staline, en pleine période de dégel, et va immédiatement connaître un grand succès populaire dans son pays avec plus de 28 millions d'entrées dans l'hiver 1957.

Resté dans l'histoire du cinéma pour ses plans magnifiques et quelques scènes splendideusement modernes conçues et tournées par Sergueï Ouroussevski, le chef opérateur, il est le seul film soviétique à avoir obtenu la Palme d'or, en 1958.

Inspiré d'une pièce du dramaturge Victor Rozov, *Quand passent les cigognes* commence au premier jour de la déclaration de guerre par les nazis à l'Union Soviétique le 22 juin 1941. Boris et Veronika sont alors épris l'un de l'autre. Ils se promènent, le soir, tendrement enlacés, au bord de la Volga à Moscou. Mais l'entrée en guerre de la Russie va envoyer Boris sur le front tandis que Veronika va s'engager en tant qu'infirmière pour retrouver l'amour de sa vie...

Si le film est une grande histoire d'amour sur fond de Seconde guerre mondiale et un mélodrame psychologique sur les choix d'une femme et les conséquences de sa décision, il n'en reste pas moins une diatribe contre la guerre. En rupture complète avec les films de propagande que l'URSS avait l'habitude de produire, *Quand passent les cigognes* travaille moins l'engagement héroïque des Soviétiques dans ce conflit que les ravages qu'il entraîne.

Kalatozov signe un grand film tant sur le plan formel que par la liberté qu'il prend à le construire. Lui, qui a été attaché culturel à Los Angeles entre 1936 et 1938 puis Vice-président/Ministre du Cinéma sous Staline, retrouve le lyrisme et l'avant-gardisme du Cinéma populaire soviétique des années 20.

LE MÉPRIS

De Jean-Luc Godard
France – 1963 – 1h45
Avec Brigitte Bardot, Michel Piccoli, Jack Palance, Fritz Lang

Figure emblématique et controversée d'un cinéma moderne, celui de la Nouvelle Vague, Godard semble avec *Le Mépris*, vouloir tourner le dos à tous les éléments qui l'ont motivés jusqu'à présent. Il adapte un roman d'Alberto Moravia, dispose d'un budget plus qu'important pour l'époque, introduit la couleur, le format Scope et fait jouer la plus grande star de l'époque, Brigitte Bardot. Godard rêve d'accomplir un film hollywoodien, un film traditionnel, sans dissimuler toutefois son intention première, la mort d'un cinéma parallèlement à la mort d'un couple. *Le Mépris*, c'est l'histoire d'un film qui se fait et d'un couple qui se défait.

Alors que Paul Javal doit s'atteler à la réécriture d'un scénario en train de se tourner à Cinecittà, Camille, son épouse, a l'impression qu'il ne la regarde plus, ne l'aime plus. Le doute, puis le mépris vont naître peu à peu chez elle.

Au cœur du couple, au centre même de l'amour, le regard. Dès la première image du film, une voix off en parle déjà : « Le cinéma, disait André Bazin, substitue à notre regard un monde qui s'accorde à nos désirs. *Le Mépris* est l'histoire de ce monde. »

Car le sujet du film est bien de regarder ce qui se passe dans ce couple,

non pas pendant des années, mais pendant un dixième de seconde, celui précisément où le décalage a lieu, où la méprise s'est installée pour la première fois entraînant insidieusement le mépris. Godard se sert du cinéma non pour nous expliquer, comme dans le cinéma des scénaristes, mais pour comprendre en nous donnant à voir. Expérimentateur, il agrandit ce dixième de seconde et ce petit espace entre un homme et une femme à l'échelle du cinémascope et d'un film d'une heure quarante cinq.

« *Le Mépris* est un film simple et sans mystère, film aristotélien, débarrassé des apparences, *Le Mépris* prouve en 149 plans que, dans le cinéma comme dans la vie, il n'y a rien de secret, rien à élucider, il n'y a qu'à vivre et à filmer. » Jean-Luc Godard – Les Cahiers du Cinéma 1963.

DEAD MAN

De Jim Jarmusch
États-Unis – 1995 – 2h01 – VO
Avec Johnny Depp, Gary Farmer, John Hurt, Iggy Pop, Robert Mitchum

L'ODYSSÉE
DIMANCHE 22 NOVEMBRE À 19H
JEUDI 26 NOVEMBRE À 18H30
ESPACE ROBERT HOSSEIN
MARDI 24 NOVEMBRE À 19H
MARDI 1^{er} DÉCEMBRE À 19H
LE COMEDIA
JEUDI 19 NOVEMBRE À 18H30
LUNDI 30 NOVEMBRE À 18H30
ESPACE GÉRARD PHILIPPE
LUNDI 23 NOVEMBRE À 18H30
LUNDI 30 NOVEMBRE À 21H

Bill Blake prend le train vers l'Ouest pour y exercer le métier de comptable. Arrivé dans la sinistre ville de Machine, il s'y trouve accusé à tort d'un double meurtre et prend la fuite, une balle logée près du cœur et traquée par des chasseurs de prime. Accompagné de Nobody, un Indien cultivé qui le prend pour le poète anglais William Blake, il s'engage dans un périple à travers l'Ouest sauvage ...

Quelques petites années après le chant funèbre orchestré par Clint Eastwood par le biais du magnifique *Unforgiven*, Jim Jarmusch donne à son tour sa vision toute personnelle du western, sorte de poème mélancolique hanté par la mort et par William Blake.

Dégommant les codes du genre avec une joie non feinte et un humour noir absolument délicieux, Jim Jarmusch accouche de ce qui reste un de ses plus beaux films, donnant naissance à des images d'un noir et blanc d'une beauté foudroyante, enveloppant le spectateur dans une atmosphère vaporeuse proche du rêve, tout en le réveillant occasionnellement par des éclairs de violence fulgurants.

L'odyssée de William Blake est funèbre. Bien qu'il cherche lui aussi à retrouver son chez soi, Bill Blake est l'anti-John Wayne. Maladroit, lâche et peureux, Blake est à l'image du héros jarmuschien : rejeté par un monde qui ne veut pas de lui, il erre comme un spectre dans les ruines de l'Amérique. Accompagné par les cordes mélancoliques de Neil Young, Blake est en quête d'un foyer impossible, maudit par un mal qui grandit en lui. Mi-poétique, mi-tragique, *Dead Man* fait le récit d'un échec, où son anti-héros, livré à lui-même, est porté par les flots vers l'horizon, assistant impuissant à la destruction de son monde.

Terre de cendre, les États-Unis portent les stigmates d'un passé douloureux. Nobody, amérindien cultivé et amoureux transi de la poésie du (vrai) William Blake, se méfie du monde des blancs. Victime de la cruauté de la « civilisation », Nobody possède pourtant en lui les dernières reminiscences de l'humanité, pour ne pas avoir cédé à la haine.

Porté par un casting prodigieux allant de Johnny Depp en anti-héros romantique à l'acteur amérindien Gary Farmer en passant par de sacrées trognes comme Iggy Pop, Robert Mitchum ou John Hurt, *Dead Man* est bien plus que l'énième enterrement du western. C'est la longue marche funèbre d'un homme qui ne se connaît pas lui-même que dans la mort, un poète qui signe d'une balle chacun de ses versets écrits dans le sang.

« *L'acteur n'existe que dans le regard des autres* »

Michel Piccoli

Tarifs habituels des cinémas

Cinéma l'Odysée / Fos-sur-Mer: 04 42 11 02 10

Cinéma Le Comœdia / Miramas: 04 90 50 14 74

Espace Robert Hossein / Grans: 04 90 55 71 53

Espace Gérard Philipe / Port-Saint-Louis-du-Rhône: 04 42 48 52 31

www.scenesetcines.fr

 [scenesetcines](https://www.facebook.com/scenesetcines)



TERRITOIRE
ISTRES
OUEST PROVENCE

